(2e Année) N° 38 — 20 Juin 1923. France : Le N° 1 fr. 50.

CLARTÉ

Dessin de Frans Masereel

Marche des Bleuets

(Poème d'une victorieuse accalmie)

Originaire du Kouban, le poète Alexandre Koussikov a mené le combat de la Révolution sur les fronts de guerre comme en lui-même. Il ne lui a pas toujours été facile d'aimer ce dont il comprenait l'impérieuse nécessité, la fatale beauté. Et cependant, sa poésie nous exprime l'entrain, l'ivresse, la généreuse folie d'une génération dévouée à de grandes et terribles œuvres, souvent sacrifée à l'avenir du monde.

Par là, Koussikov nous est proche et intelligible, quelle que soit la difficulté de son langage, si étrange que puisse paraître son cri. Nous discernons, dans son rythme et dans ses rimes, l'éclat d'Octobre et le roulement océanique des foules poussées par la tempête.

(Portrait de Koussikov, par Méla Muller)

« Maïakovsky, si tu prenais enfin le vent de l'époque !...»

Qu'ai-je donc ? ni sommeil, ni assoupissement,
Toute songerie sondée, jusqu'aux trous creusée...
Bah !
Tourne, ma nuque, — moulin à vent :
Un chant a soufflé,
Et ce chant est pour tous,
Pour personne,
Pour le chant,
Et pour ceux,
Pour qui, las, s'aigrit à étouffer des bâillements,
Pour ceux dont le bras arrêta le choc des mondes,
Pour tous, pour tous.
Et pour moi.
Oh ! que de soleils baignés dans la rosée !
Je suis tout fragments, tout eau qui déborde,
Non que je chante, moi,
Non que je marche :
C'est nous,
C'est tous,
Un tout.

Marche nouvelle d'un rythme tu,
Plus bas, bien bas, posez vos pas.
Ainsi rampe, après combat, à la prière,
Sur ses béquilles, épaulée, l'âme.

Les champs embrasés de bleuets,
L'aronde a réchauffé son nid,
Ah ! n'agitez mes souvenances.
Ne déterrez point des soupirs.

Un gémissement ne dédommage point,
Des pleurs ne lavent point le sang,
— La foi serait assez, la foi,
Et voici le duvet d'amour.

De tous comprise et chère à tous,
Toi, sainte paix d'azur,
Sur des bleuets, tu t'épanches,
Sur les bleuets tu te tais.

Et rien de plus retentissant
Que ces triomphes muets,
Si la colombe et le milan
Voisins, chérissent le voisin.

Plus doux, plus bas — notre rythme tu,
C'est du givre égoutté des toits,
Marchons, nous marchons, par millions.
Notre avance
En cadence
Est silence.

De cette extase je ne puis dormir,
— Je suis épris et ne puis m'assoupir :

En Octobre, j'ai pris au filet le printemps,
En Octobre, le cœur a fait un chant d'oiseau.

Plus d'ennemis. Tout ennemi m'est ami,
J'aime tout un, plus haut qu'en paradis.

Sans espoir on ne vit, sans joie on ne vit point
Plus qu'on n'existerait et sans air et sans pain.

Jour éternel — et propos éternels.
Oh ! cet arcane à nul ne se décèle !

En ce monde, par hasard, éphémère,
Notre vol descend baiser la terre.
Tout enfant, la voix des pins m'en dit l'aveu,
Le chant des pins et des sapins spiritueux.

Inassoupi, à la douceur du lit,
Je vois, je berce mes rêveries.

Et je les berce et les balance :
Je vois un talus, un palis.
Puis un palis,

Puis un talus...
Le croissant, — transfuge insidieux,
Détend son arme au petit jour.

A ce palis se plisse une ombre de palis :
Jour d'éveil, où tout fraternise.
Et des talus partout, et des palis...
Et d'une fin du jour à l'autre
Trottent, courent palis et talus.

S'enfuient au loin et se rapprochent :
Roulent et coulent, carillonnent,
— Chasse aux reflets de flammes diaprées,
— Par les champs, se vallonnent.

Songes bercés que je balance,
Dont je m'étrangle, où je me noie,
Où mon haleine brûlante,
Contre ma couche se reploie.

La joie sera, et c'est bientôt :
Mes rimes tissent le sourire.

D'où cela ?... De tous les là
La joie claire se verra.

Carillon, roulis, coulis,
Une aube me réveillera.

Vite, bientôt, et ce sera
Le feu de ces vers inégaux.

Verrou d'impatience à l'huis.
Ne perdez pas un pas !

Ainsi rampe, après bataille, à la prière,
Sur ses béquilles, épaulée, l'âme.

Plus bas, bien bas, notre rythme tu,
Le givre tient encore les toits.

Nous voici, millions,
Notre avance
En cadence
Est silence.

Berlin, 1922.
Alexandre KOUSSIKOV.
(*Traduit du russe par* MAURICE).

Charles-Louis Phillippe ou l'Humilité d'un Pauvre

Ce sont des pages réunies (1) un peu à la diable, du temps de l'*Enclos*, de la *Revue Blanche* ou l'*Ermitage*, du *Canard Sauvage*, avec des différences d'âge, de ton, d'inspiration. Comme le son qu'elles rendent, ainsi juxtaposées, est pourtant clair — comme la chaleur d'une âme les fond et les agrège...

Ce sont des pages inspirées par l'actualité, où passent des silhouettes de marlous, de filles, d'assassins, de gros personnages, de justiciers, de fantoches, d'enfants, de malheureux. Elles doivent se rattacher à une actualité suractuelle puisque, à vingt ans de distance, leurs traits n'ont pas vieilli. Omettez les noms propres et le visage d'aujourd'hui va vous parler. C'est peut-être à cause du reflet qu'elles portent d'un spectacle ininterrompu : « la folie des rues, la voix des pavés, le peuple en gésine ». Ou bien c'est qu'ici l'actualité n'est qu'un prétexte et que ces noms propres mêmes ont acquis le droit à la survie, parce qu'ils consentent à nous livrer ce qu'ils savent de l'âme de Charles-Louis Philippe — et parce qu'il ne faut pas se lasser d'écouter les confidents d'un homme, qui ne peut plus nous parler qu'à travers ces éphémères. La beauté singulière d'un tel livre est dans ce témoignage, dans l'impression que nous en gardons d'un Philippe encore ému au spectacle d'aujourd'hui, toujours aussi passionnant devant un regard comme le sien : « ...la voix des pavés, le peuple en gésine ».

Elle est si simple, si riche, cette âme, que l'on peut bien ne pas tout voir de ce qu'elle sait offrir. Cette tendresse immanente, surtout, nous expose à bien des méprises : c'est un feuillage touffu qui va nous cacher, si nous n'y prenons garde, la ligne et la courbe des branches. Admirable feuillage et qui nous comble, mais là-dessous, il y a la force de l'arbre, la charpente où circule la sève. Sous la tendresse de Philippe, il y a aussi la force. Voyez comme elle sourd. Si vous ne voulez rien négliger de la richesse de cet homme, il ne faudrait pas oublier cette qualité-là, non plus, la virilité d'une âme qui logeait dans un corps frêle. Rappelez-vous les épaules trapues, malgré tout — le port de tête — la démarche. Dans la vie comme dans ses livres, on ne garde pas le souvenir d'un mollasson, d'un pleurnichard, lorsqu'on a serré la main de Charles-Louis Philippe.

Il y a même des moments où l'on s'est senti un peu las d'entendre citer l'humilité de cet ami des pauvres. Ces mots-là ont un sens. Philippe en avait un autre, qui ne renfermait pas la résignation. L'humilité n'est que l'autre pôle de la fierté d'un homme. Et la fierté chez celui-là se nourrit de la conscience exacte et tranquille qu'il a de sa force, à lui et à ses frères en « pauvreté ». Celui-là n'appartenait pas à la confrérie de cette pauvreté qui vous rend « andouille ». « Vous ignorez tous... que je suis un homme très fort », écrivait-il à un ami qui s'y était trompé, comme bien d'autres. Et il n'y avait pas, chez Philippe, une once de fanfaronnade.

Un grand artiste, magnifiquement sensible, intelligent et pitoyable, comprend et situe tout — les choses et les hommes. Et, derrière l'artiste — non pour le diminuer ou le retenir, mais au contraire, pour l'appuyer, l'affermir et l'orienter — oh ! si singulièrement l'affermir — il y a le petit gars Charles-Louis, fils de sabotier, sorti du peuple « dans son propre esprit » — le petit gars venu avec de grandes espérances et de pauvres armes vers les hommes des grandes villes, qui ne l' « ont pas trouvé malin. » Derrière l'artiste, il y a l'homme qui n'a pas renié sa classe et la promène avec lui au soleil des quais de la grand'ville, frôlé par les belles dames qui passent sur les trottoirs en un froufrou méprisant De tout son instinct, avec toute la chaleur de son sang, en voyant passer ses frères, les malchanceux, les travailleurs, les zéros, le petit gars tourne vers eux la tête avec une façon de les regarder dans les yeux qui semble dire « oui », comme s'il voulait leur insuffler espoir et fierté avec la conscience de leur noblesse. Et pour les gueules de proie, les bourgeois très honorables et très honorés, pour la prestance de « ceux qui commandent », il a un autre regard, regard de côté, et qui dit « non », fermement et sans colère — parce que la vraie force n'a pas besoin de s'appuyer sur la colère. « Je suis un homme de votre classe — écrit-il à Guillaumin pour le remercier de la *Vie d'un Simple* — et lorsqu'un homme de notre classe parle, expose ses raisons, parle de la vie que nos pères ont menée et appréciée les gens qui ont été nos maîtres, je sens un tout petit besoin de vengeance, qui ne me quitte jamais, se satisfaire. Cela, c'est très bon. »

C'est pourquoi cet homme si doux glisse du ton le plus naturel de ces petites affirmations énormes qui remettent un peu d'ordre dans l'univers. Il ne dit point cela pour étonner. Cet ordre nouveau monte naturellement du fond de sa race et de lui-même, avec l'accent d'une grand'mère qui était inscrite au bureau de charité, avec la pensée d'un père qui creusait des sabots, dans sa maisonnette. Les études et le collège n'ont rien effacé de cette fraîcheur qui anime ses réactions d'enfant d'ouvrier au contact d'un monde de froide imposture et de cynisme convenu. A propos d'un homme qui a tué une fille pour la voler, il écrira : « On l'a condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il avait reçu la vie par hasard, l'avait vécue sans un soutien, ne savait pas lire, et il y avait là un bien autre assassinat que celui d'une fille déjà vieille ». Il saluera la camaraderie, où il la trouve, dans une bande de maquereautins. Il pensera à des assassins avec l'envie de « parler d'eux comme de toute chose, sans horreur, et comme j'eusse parlé d'une jeune fille dans un jardin de roses. » Il n'oubliera pas, au passage, de souligner

(1) CHARLES-LOUIS PHILIPPE, *Chroniques du Canard Sauvage*. 1 vol., N.R.F.

d'un trait les diverses beautés de « la société capitaliste ».

Philippe écrivait ces pages à une époque où l'anarchisme littéraire était encore à la mode. Philippe n'est pas un anarchiste littéraire. Il suffit de relire les *Chroniques du Canard Sauvage* pour sentir comme il est au-dessus de la mode. Et même comme il a bien mieux en lui que l'instinct de la révolte. Ce qui anime ce «oui» et ce « non », fût-ce à son insu, c'est le sens révolutionnaire le plus pur, dépouillé de toute phraséologie, et s'en remettant à l'artiste du soin de lui donner son expression vivante. Son accent n'a pas celui des convictions que l'on a puisées dans les livres.

« *Le jour viendra où nos vérités seront en assez grand nombre pour chasser le reste* ». A celui qui abattit un Président et dont il regrette l'inutile sacrifice : « *Dans toute la masse qui est encore en bas, tu eusses organisé, comme nous, de grands mouvements qui l'élèvent et qui la porteront un jour au-dessus de ses barrages comme une seule mer vivante.* » Et à ceux dont il porte en lui la peine et la fierté : « *Quand les fils des pauvres seront le nombre, quand ils auront assez manqué de pain pour savoir que vous ne leur en donnerez pas, nous les rassemblerons sur la place et nous leur dirons : Mes fils ! Depuis assez longtemps, le fils de l'homme a rongé des os comme un chien. Allez, et taillez-vous chez les riches ; taillez-vous à coups de couteau de quoi manger plus que vous-mêmes et plus que vos pères n'ont mangé. Allez ! Et s'ils vous parlent de leur droit, de leur justice et des principes, frappez-les au visage afin qu'ils apprennent que vos droits, que votre justice et que vos principes sont plus forts que les leurs.* »

Nous voici un peu plus loin que la « littérature ». Ironie des destinées ! C'est pourtant parmi ses fidèles que Philippe a trouvé jusqu'ici bon nombre de ses admirateurs — lui qui sentait un abîme entre l'art qu'il cherchait et l'art cultivé par la classe chère à Monsieur Maurice Barrès — lui qui souhaitait une invasion de Barbares dans la littérature pour la purger, la renouveler. Le cas est connu d'un grand artiste, salué d'abord par ses antipodes. C'est celui d'un Walt Whitman, écrivant pour satisfaire la faim du commun des hommes, et aimé uniquement par une poignée de lettrés. Comme lui, pourtant, Charles-Louis Philippe s'adresse à la plus large moyenne humaine, aux masses que n'auraient pas corrompues le « roman populaire », les âneries du cinéma et les foutaises gratinées de l'historiette bourgeoise. *Le Père Perdrix*, *La Mère* et *l'Enfant* sont des livres qui devraient avoir autant de lecteurs —et qui les auront un jour — que le Robinson Crusoé de notre enfance. Ce sont des grands livres, qui chemineront de pair à égal avec ceux d'un Hardy et d'un Dostoïevski.

LÉON BAZALGETTE.

LE CINÉMA SUÉDOIS

L'art des Suédois nous a été révélé par des films tels que *La Montre brisée*, *Les Proscrits*, *Le Trésor d'Arne*. Nous avons été tout de suite séduits par l'unité de ces compositions. Pour la première fois, nous nous sommes sentis vraiment en présence d'œuvres *complètes*.

Devant certaines réalisations de D. W. Griffith ou de Thos. Ince, nous avions été secoués d'émotion violente, étonnés que tant d'instinct pût s'unir à tant de volonté pour créer une beauté nouvelle et proprement cinégraphique, mais les films de Victor Sjostrôm, de Mauritz Stiller, de John Brunius, d'Ivan Hedquist nous ont même démontré combien la méthode, l'ordre, la conscience, l'amour aussi, ont de part dans un art où nous étions trop habitués à ne voir, chez nous et ailleurs, que désordre, inconséquence et sottise. A en avoir la nausée.

Certes, les Suédois ont vu, admiré, les films américains. Un film comme *Vers le Bonheur*, de Mauritz Stiller, suffit à le prouver. Ils ont beaucoup étudié leur discipline, leur souci de la vérité, leur sens étonnant du détail vivant qui arrache l'image aux conventions littéraires ou scéniques, l'intuition des ressources prodigieuses du cinématographe, leur technique. Ils en ont retenu l'essentiel et surtout cette force originale qui surgit parfois du rythme des images. Mais ils ont apporté à l'écran leurs dons particuliers. Ils y ont transposé leur caractère. Quand ils recréent un conte ou une légende scandinave, ils ont, avant tout, le souci de le transfigurer au contact de leur âme propre. Par là, ils furent aussi originaux, mais avec conscience, que les Américains dans les films de la belle époque — je veux dire 1916 — avec inconscience. Ils ont parfaitement compris les richesses neuves de l'image animée. Ils ont asservi celle-ci à l'expression du rêve de leur race et de la poésie des paysages où ce rêve trouve sans cesse des raisons plus vives de s'exalter. S'ils sont sensibles au charme de leurs vallées vaporeuses, ils connaissent admirablement les sentiers de leurs montagnes et aiment l'air qu'on y respire et les souffles qui y passent (*Quand l'amour commande*). Ainsi, ont-ils atteint à un lyrisme large, inconnu jusqu'alors à l'écran, si ce n'est dans quelques films d'Ince : calme tragique, sérénité noble et puissante de quelques scènes — les dernières, notamment — des *Proscrits* et du *Trésor d'Arne*.

Mais si, parmi les créateurs suédois, Victor Sjostrôm est surtout obsédé par la qualité d'un tel lyrisme et cherche à nous halluciner avec le rêve tragique de *sa Charrette fantôme* où à nous émouvoir par la grandeur du bûcher passionné et mystique de l'*Epreuve du Feu*, il ne manque jamais de tirer parti de la force douce et pénétrante de l'intimité familiale et des nuances du sentiment extériorisé par un geste ou la lumière d'un regard. Ses films sont, pour la plupart, des eaux-fortes largement poussées. *Maître Samuel* nous a prouvé qu'il sait composer, si le sujet s'y prête, de sympathiques lithographies. Et voilà de l'émotion sans fadeur, sans outrance, un art sain, robuste, clair comme les beaux paysages du Nord lumineux, vibrants, calmes ou pathétiques.

Un Mauritz Stiller, un John Brunius, sans le lyrisme de Sjostrôm, n'en savent pas moins atteindre à la puissance quand ils le veulent : certaines scènes du *Trésor d'Arne* et du *Moulin en Feu* le prouvent assez. Mais il est évident qu'ils sont séduits davantage par l'intimité profonde des vieilles histoires qu'ils visualisent. Ils se plaisent surtout à ressusciter la vie d'une époque ancienne. Leur observation aiguë les sert ici utilement aussi bien que le choix qu'ils font des éléments photogéniques et leur utilisation habile des mille faits et gestes de la vie quotidienne et banale de tous les temps. Leur goût du détail évoque et précise à la fois sans que l'harmonie de l'ensemble soit jamais rompue. Ils font passer dans leurs œuvres cette poésie, ce charme, et aussi cette passion vi-

brante que nous aimions déjà découvrir, ici et là, dans des récits de Selma Lagerlof, de Knut Hamsun, de Bjornson et auxquels Ibsen ajoute l'étrange puissance du mystère. Ce sont qualités propres à une race. Ils les ont enfermées, souvent, dans la ligne pure de leurs films (1). Je ne sais rien de comparable, sur l'écran, à l'intimité de leurs intérieurs « reconstitués » avec une simplicité étonnante. Ils n'y a presque rien et tout y est. *La quatrième alliance de Dame Marguerite*, de Carl. Th. Dreyer, est à ce point de vue remarquable. Les moyens employés sont toujours sobres.

Les Suédois sont habiles à styliser une scène quand il le faut. Ils ne craignent pas d'éliminer impitoyablement tout ce qui pourrait encombrer l'action et nuirait à l'ensemble. Ils ne craignent pas de jouer sur des fonds flous ou de repousser si loin le décor qu'il n'apparaît qu'à sa juste valeur dans le tableau, s'il ne doit rien apporter dans l'expression de la scène. Au contraire, ils font surgir le décor avec toute sa force, son dur maximum de vie, s'il devient un des éléments actifs du conte, s'il en domine l'action proprement dite, comme le torrent des *Proscrits*, le fleuve de la *Montre brisée*, le fjord de *Quand l'amour commande*, la neige du *Trésor d'Arne*, le moulin du *Moulin en Feu*, le cabaret et le cimetière de la *Charrette Fantôme*.

Avec quelle puissance singulière le décor ainsi utilisé accuse le caractère d'une scène, explique et complète un geste ou une expression, révèle la psychologie du drame! Les Italiens nous ont fatigué les yeux avec la profusion éblouissante et inutile d'admirables paysages. Nous les avons quelque temps suivis dans leur erreur. Les Suédois, après et avec plus de sûreté que les Américains, sont venus à propos pour rétablir l'équilibre et permettre une mise au point.

Choisissant leurs *fonds naturels* avec le plus grand soin, usant de la force créatrice de la lumière avec une science rare dans le studio, ils n'abandonnent rien au hasard. Les développements d'un film sont minutieusement arrêtés d'avance — en expression sinon en durée — et la méthode rigoureuse du travail d'exécution ne leur permet guère de céder aux séductions d'un paysage imprévu ou d'un effet peut-être admirables en soi, mais inutiles à l'ensemble. Ils nous donnent ainsi une utile leçon de travail. Les Suédois maîtrisent leurs élans inconsidérés, et, s'ils s'emportent, c'est qu'ils savent où ils s'arrêteront.

Leurs films, à une telle conscience, gagnent en valeur et en intensité. Techniciens remarquables (les apparitions dans *La Charrette Fantôme* en sont un parfait témoignage), ils ne cherchent pas à nous éblouir par des trouvailles, mais plutôt, les utilisant, à nous les faire oublier. Aussi chercherait-on en vain, dans leurs films, des exemples de ces outrances auxquelles les Américains sont portés par excès du désir des découvertes. On n'y trouve pas, non plus, les fautes de goût qui, chez Griffith, par exemple, nous affligent, parfois, si vivement. Ils sont sûrs de ce qu'ils veulent. Tout concourt, de la sorte, à une harmonie générale, à une unité précise, par lesquelles chaque élément d'expression est utilisé pleinement dans des ressources originales, qu'il soit fourni par l'interprétation, le décor, la lumière, l'ordonnance d'un tableau ou d'une reconstitution.

Admirables conteurs, souvent, les Suédois ont réussi à créer, à l'écran, un genre bien à eux, qu'ils élargiront peut-être, mais dont ils ne s'éloigneront pas sans risques, tout au moins prématurément. Ayant choisi une œuvre de Selma Lagerlof, de Hjalmar Bergman, de Ch. Gjellerupt, de Christoph Janson, ou de quelque autre, parmi les rudes ou délicats conteurs de Suède, de Norvège, du Danemark ou de la Finlande, ils la considèrent d'ensemble et la recréent en images vivantes et unies, beaucoup plus qu'ils ne l'illustrent à la manière de chez nous. (*L'Atlantide*, *Jocelyn* et toutes les « adaptations » chères à nos cinégraphistes). Leurs films restent des contes populaires auxquels le metteur en scène a communiqué une part d'émotion personnelle et assez largement humaine pour que nous ne la subissions pas impunément.

Une telle formule ne répond, certes, pas aux fins vraies et idéales du cinéma, mais elle n'en est pas moins une des premières formules *complètes*. Peut-être le principe même de puiser dans les œuvres littéraires pousse-t-il les cinégraphistes suédois à ne pas suffisamment chercher à rendre leurs films plus indépendants des mots. Obligés d'expliquer, ils sont astreints à trop de sous-titres et l'unité des films s'en ressent. Ils doivent donc racheter ces faiblesses par d'autres qualités. Du moins, ils s'y efforcent, à ce qu'il semble. Mais — défaut de théorie générale au départ — ces faiblesses ne sont pas rachetables.

LÉON MOUSSINAC.

(1) C'est pourquoi, sans doute, leurs films, sabotés — consciemment ou inconsciemment — ont eu si peu de succès en France !

MEMENTO

Où en sommes-nous ? On annonce la réédition de *Judex*... Ça, c'est un programme ! Il est vrai que nous pouvons revoir le *Trésor d'Arne*, de Mauritz Stiller, et qu'on vient de nous présenter la *Naissance d'une nation*, film réalisé par D. W. Griffith, en 1915. Ce dernier film nous renseigne particulièrement sur la manière du cinégraphiste américain outre que nous y découvrons d'admirables éclairs d'émotion. Tout ce qui fut développé et qui nous a touché si violemment dans le *Lys brisé* et à *Travers l'Orage*, se trouve déjà en puissance dans le grand film de 1915. La perfection technique est seulement plus remarquable et le rythme des images, à la fois par le jeu de l'interprétation et le découpage, plus précis, dans les derniers films de D. W. Griffith. On peut donc considérer comme importante et heureuse une telle réédition. Quand se décidera-t-on également à nous montrer de nouveau les admirables films que réalisa Ince en 1916 ?

A voir : *Le Brasier Ardent*, d'Ivan Mosjoukine, curieux par ses trouvailles d'exécution, des détails techniques (et surtout le jeu d'Ivan Mosjoukine, artiste remarquable), mais d'un déséquilibre pas assez étudié, quoique voulu ; *Folies de Femmes*, d'Erlich von Stroheim, qui peut être considéré, en dehors des qualités de sa réalisation et de son interprétation, comme une peinture assez vraie de la société faisandée qui constitue non seulement l'élégance, mais le fond changeant du tripot international de Monte-Carlo.

Quant à *Tess au Pays des Haines*, dernier film de Mary Pickford, je trouve qu'on a admirablement réussi à y enfermer tout ce que le cinéma américain a produit de plus odieusement banal, de plus sottement fade, depuis qu'il nous fournit de la pellicule en série.

L. M.

Le Comité des Forges et ses Buts de Guerre

Aux cours de l'année 1915, dans un rapport confidentiel, M. Robert Pinot appréhendait les conséquences désastreuses pour les grands établissements métallurgiques français du retour de la Lorraine à la France. Se plaçant au point de vue du Comité des Forges, dont il dirige la politique, il préconisait la constitution de l'Alsace-Lorraine en un Etat neutre, vassal de la France, mais séparé d'elle par une muraille douanière destinée à protéger les privilèges économiques des barons de Briey, de Pompey, du Creusot et de Saint-Etienne.

Cette position était fort difficile à défendre et sans doute elle ne le fut guère, car en 1917, un membre de la commission de direction du Comité des Forges exposait ainsi le programme des fabricants d'obus et de plaques blindées :

« Le Traité de paix devra nous rendre la propriété du bassin métallifère de la Lorraine annexée. Le retour à la France du bassin lorrain nous assurera la suprématie du minerai, réservera à l'industrie métallurgique française un avenir brillant, en doublant notre capacité de production et enlèvera à l'Allemagne la possibilité de mener une prochaine guerre sur deux fronts. »

Et comme on vivait au temps où, en attendant la victoire, le Français se trouvait réduit à la ration de 300 grammes d'un mauvais pain noirâtre, l'industriel achevait sa pensée par cette image de circonstance :

« Quand vous invitez un ami à votre table, vous le priez d'apporter son pain. En invitant la métallurgie lorraine à reprendre sa place dans la communauté française, nous la prierons également d'apporter son pain, c'est-à-dire le charbon de la Sarre faute de quoi elle ne serait chez nous qu'un hôte encombrant et mal venu. »

La paix vint. Les maitres de forges, grands vainqueurs de la guerre, purent croire que leurs vœux allaient être comblés. Pendant que la foule ignorante et crédule célébrait dans un enthousiasme délirant la reprise du bastion de l'Est sur l'ennemi héréditaire, les gens du Comité des Forges faisaient main basse sur les inestimables richesses métallurgiques et minières de la Lorraine.

En 1871, il existait en Lorraine annexée, 38 hauts-fourneaux dont la production annuelle ne dépassait pas 200.000 tonnes de fonte. En novembre 1918, ces chiffres étaient passés à 68 hauts-fourneaux, presque tous modernes, d'une capacité de production annuelle de 3.800.000 tonnes de fonte, soit une augmentation de 1.800 o/o.

Il importait surtout que pas une seule parcelle de ce riche butin, mis d'abord sous séquestre, n'échappât à l'emprise du Comité des Forges.

Les usines d'Aumetz, propriété de la Société allemande Phœnix furent adjugées à la **Société Métallurgique de Knutange**, au capital de 75.000.000 de francs, fondée par Le Creusot, Châtillon-Commentry, Denain-Anzin, De Wendel, les Aciéries de Saint-Etienne, etc.

Les usines de Thionville et les mines d'Angevillers, patrimoine des **Frères Roechling**, passèrent à la **Société Lorraine Minière et Métallurgique**, fondée au capital de 50.000.000 de francs par les Aciéries de Longwy, les Etablissements Arbel, Hotchkiss, Paul Girod, Decauville, la Société Centrale des Banques de province et deux sociétés belges.

Les usines et les mines d'Uckange, qui appartenaient aux **Frères Stumm**, furent cédées aux **Forges et Aciéries du Nord et de Lorraine**, constituées par MM. Bessonneau et Jules Bernard, au capital de 80.000.000 de francs.

La Marine-Homécourt, les Aciéries de France, les Aciéries de Micheville, les Hauts-Fourneaux de Pont-à-Mousson, la Compagnie d'Alais créèrent la **Société des mines et usines de Redange-Dilling** au capital de 36.000.000 de francs.

Les Hauts-Fourneaux et les Fonderies de Rombas devinrent l'apanage de la **Société Lorraine des Aciéries de Rombas**, au capital de 150.000.000 de francs et où l'on retrouve comme président et administrateur-délégué MM. Emile Heurteau et Théodore Laurent, de la Marine-Homécourt.

Quant aux transformateurs de métal, constructeurs de machines ou d'automobiles, **Renault**, Berliet, Japy, Peugeot, Ariès, Lemoine, etc., ils désiraient aussi leur part pour s'affranchir de la lourde tutelle des producteurs de fonte et d'acier. Ils fondèrent au capital de 105.000.000 de francs l'**Union des Consommateurs de produits métallurgiques et industriels** à qui fut dévolu le magnifique établissement que Thyssen possédait à Hagondange.

Les Hauts-Fourneaux et les fours Thomas que la **Gelsenkirchen** possédait à Audun-le-Tiche devinrent la propriété de la **Société Minière des Terres Rouges**, présidée par M. Léon Lévy.

D'autres compagnies de moindre importance, la Société **Lorraine d'Etirage et de Tubes**, les **Forges de Strasbourg**, la **Société des Laminoirs de Thionville**, reçurent les miettes de ce royal butin.

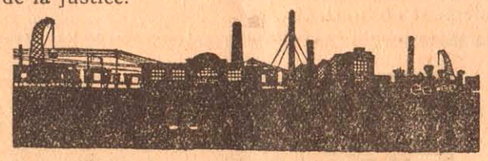
Restait le district de la **Sarre**, réputé territoire allemand, mais sous la domination effective de l'Etat français. Celui-ci sut trouver des arguments irrésistibles pour faire céder aux grandes firmes françaises une participation de 60 o/o dans la métallurgie sarroise. Ainsi MM. Schneider, Paul

Labbé, Xavier Reille, André-François Poncet, Théodore Laurent, Mercier, Bessonneau, Jules Bernard, s'installèrent dans les fauteuils des Conseils d'administration de l'Arbed (Aciéries de Burbarch-Eeich-Dudelange), de l'Hadir (Hauts-Fourneaux et Aciéries de Differdange-Saint-Ingbert-Rumelange), des usines de Dilling, de Neunkirchen et de Hombourg, aux côtés des anciens propriétaires allemands, MM. Roechling, Konrad von Schubert, Fritz et Fred von Stumm, Richrad von Kulmann, Mannesmann, etc.

Au moment du partage il fallut tenir compte des intérêts belges et les admettre dans le vaste consortium qui a repris la métallurgie lorraine et sarroise.

C'est pourquoi l'on trouve des industriels belges, non seulement dans les Conseils d'administration de l'Arbed et de l'Hadir, mais aussi dans les Compagnies lorraines des Terres Rouges, d'Hagondange et dans le Conseil de la Société lorraine minière et métallurgique où sont représentées les deux grandes sociétés belges de la **Chiers** et de la **Providence**.

Ce fond solide de la solidarité franco-belge, — laquelle s'affirme encore en dépit de quelques difficultés dans l'affaire de la Ruhr — est dissimulé aux yeux des foules par les fleurs de la rhétorique officielle et les sempiternels discours sur la fraternité d'armes et le sang versé en commun pour la cause du droit et de la justice.



Mais les grandes espérances fondées sur le retour à la France de la Lorraine annexée ne se sont point réalisées. Des difficultés inattendues devaient bientôt surgir de la paix.

Sous le régime allemand, la métallurgie de la Moselle faisait partie d'un ensemble économique rhénan-lorrain, où la Moselle fournissait surtout le minerai de fer et la Ruhr le coke. Une fois ce lien économique naturel tranché par le sabre de Foch, les usines lorraines se trouvèrent doublement frappées, et dans leurs approvisionnement en combustibles, et dans leurs débouchés. C'est ce lien rompu depuis 1918 qu'il faut renouer pour que les usines lorraines sortent d'un marasme qui menace de devenir perpétuel.

La houille de la Sarre ne fournit pas le complément indispensable au minerai lorrain, elle est impropre à la fabrication du coke, et sur les 11 millions de tonnes de houille produites en 1922 par les mines sarroises, 317.000 seulement ont été livrées aux fours à coke.

Aussi, dès l'année 1919, par suite du manque de coke, il fallait éteindre un certain nombre de hauts-fourneaux, retarder les livraisons de fonte et refuser les commandes. Au cours de 1920, la situation ne fit qu'empirer. Puis, quand les accords de Spa laissèrent prévoir des fournitures plus abondantes de charbon allemand, la baisse brusque des produits métallurgiques arrêta net les grosses commandes.

En même temps, l'Allemagne reprenait sa place sur les marchés extérieurs grâce au bon marché de ses transports, de sa houille et de sa main-d'œuvre ; aussi l'industrie allemande pouvait-elle enlever les affaires en consentant des prix inférieurs de 50 o/o à ceux des usines françaises.

Une diminution sensible se produisit sur les prix du charbon, mais elle fut insignifiante pour protéger même le marché intérieur contre la concurrence allemande. On vit alors les Compagnies de chemins de fer, ... dont le patriotisme **rétribué** devrait être au-dessus de telles accusations ... acheter indûment de gros tonnages de blooms allemands en Belgique, croyant ou laissant croire qu'il s'agissait d'aciers belges.

Dès lors le mal dont souffre la sidérurgie lorraine était nettement diagnostiqué : il s'agissait d'une double crise d'approvisionnements et de débouchés.

Avant la guerre, la France produisait 5 millions de tonnes de fonte, suffisant à peu près à sa consommation.

L'adjonction de la Lorraine et de la Sarre porte cette capacité de production à 11 millions de tonnes par an, soit un surplus de 6 millions de tonnes sur la consommation intérieure maximum.

Si l'on ne peut pas vendre cet excédent, il ne faut pas le produire ! La métallurgie française se trouve donc en face de ce dilemme : **exporter ou chômer.**

De plus la guerre a apporté dans l'industrie française un triple changement : amélioration et accroissement de l'outillage industriel, — redistribution géographique des usines, — perfectionnement de l'organisation industrielle et commerciale. Et cette augmentation des forces productives coïncide malheureusement avec l'énorme diminution des achats qui résulte de la restriction du marché en Europe Centrale et Orientale.

On peut dire que momentanément il se trouve en Europe au moins 100 hauts-fourneaux de trop. Les éteindra-t-on en Westphalie pour les rallumer en Lorraine ?

Jusqu'ici la Lorraine a pâti, car sa clientèle était celle des Thyssen, des Roechling, des Stumm, maitres des cartels rhénans-lorrains ; c'était donc une clientèle allemande et elle n'a pas pu du jour au lendemain prendre le chemin de Briey, d'Anzin et du Creusot.Thyssen et Krupp n'ont cédé qu'une partie de leurs fonds de commerce, ils ont abandonné le matériel et l'agencement, mais ils ont gardé la clientèle et Schneider s'est aperçu qu'il ne suffit pas de s'asseoir dans le fauteuil d'un magnat allemand pour prendre sa place sur les marchés du monde.

C'est le bon marché qui crée le débouché et le débouché fait la prospérité de l'industrie.

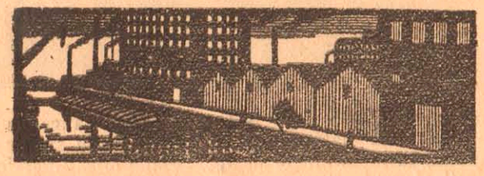
Pour exporter 6 millions de tonnes de fonte sous forme de « demi-produits » ou d'objets manufacturés, il faut les fournir à un prix qui permette d'affronter la concurrence étrangère. On se trouve alors ramené devant le problème du combustible : pour produire 11 millions de tonnes, il faut 13 millions de tonnes de coke ; or, les cokeries françaises, lorraines et sarroises, y compris celles qui sont en construction peuvent donner au maximum 6 millions de tonnes.

Où donc se procurer les 7 millions de tonnes qui manquent et sans lesquelles les puissantes usines lorraines resteront normalement déficitaires ?

Il n'existe qu'un unique moyen, c'est de revenir au fournisseur d'avant-guerre, c'est-à-dire à l'Allemagne ou plus précisément à la Ruhr, qui seule peut permettre à notre métallurgie de vivre.

Lors des préliminaires de paix, un accord coke-minerai, établi dans le protocole de Luxembourg, prévoyait l'échange régulier de 1 tonne de coke allemand pour 1 tonne 1/4 de minette lorraine (1). L'accord ne fut pas respecté par les Français. Privés de minerai, les Allemands se retournèrent vers l'Autriche, la Suède, l'Espagne, Terre-Neuve, si bien qu'en deux ans ils arrivèrent à se passer presque complètement de minerai lorrain: ils en consommaient 26 millions de tonnes en 1913 et 32.000 tonnes seulement en 1922.

Mais les besoins de la métallurgie française en coke westphalien étaient toujours aussi grands.



Ce n'était pas la peine assurément de « gagner la guerre » pour en arriver là.

Pourtant l'Allemagne est astreinte à des livraisons de houille portées depuis la conférence de Londres (août 1922) à 1.900.000 tonnes par mois pour l'ensemble des Alliés. Pour la France seulement, 11.710.365 tonnes ont été livrées sur les 13.864.000 tonnes exigibles en 1922, soit un déficit de 15 o/o.

Jusqu'à notre irruption dans la Ruhr, ces livraisons indemnitaires ont été exigées âprement, alors même que la France et la Belgique avaient du charbon en excédent, que les stocks s'accumulaient sur le carreau des mines et que l'on revendait aux Allemands non seulement la houille de la Sarre mais encore une partie appréciable des fournitures des réparations.

L'explication de cette attitude en apparence bizarre est des plus simples . le Comité des Forges par l'intermédiaire de la Commission des réparations exigeait des livraisons superflues de charbon afin de contraindre l'Allemagne à augmenter ses fournitures de coke et c'est ainsi que les livraisons en coke métallurgique passèrent de 3.082.000 tonnes en 1921 à 4.302.000 tonnes en 1922.

Le gouvernement français a fait constater par la Commission des réparations que les fournitures de combustibles étaient de 15 o/o inférieures aux quantités réclamées. Il est trop évident que même si les livraisons avaient été entièrement effectuées, la situation des hauts-fourneaux français n'en aurait guère été meilleure, car il y a loin entre le manquement de l'Allemagne et le déficit en coke de notre métallurgie.

A la vérité, ce n'est pas dans l'exécution, même intégrale, des obligations de l'Allemagne que le Comité des Forges peut trouver la sécurité de son ravitaillement en coke. Il lui faut pour cela des arrangements nouveaux, il lui faut, ainsi que l'a fort bien dit M. Pierre Piessi, chef du secrétariat du Comité des forges, une « nouvelle victoire » (2).

C'est cette nouvelle victoire que les potentats du fer sont allés chercher dans la Ruhr.

Est-il possible de contraindre les gouvernants allemands à capituler sur la question du coke et celle des débouchés sans tuer l'industrie allemande ou tout au moins sans la réduire en servage au profit de quelques gros métallurgistes français ? Les dirigeants du Comité des forges ne l'ont jamais pensé et nous pouvons en croire leurs porte-paroles les plus autorisés.

Voici ce qu'écrivait Adolphe Delemer, directeur de la **Semaine politique, économique et sociale**, un an avant l'occupation de la Ruhr :

« Demain, quand la Ruhr sera occupée, comme hier quand le Rhin seul l'était, il demeurera extrêmement douteux que l'Allemagne s'exécute. Nous le savons. La chose est presque évidente. Nous lui demandons de consentir à sa propre ruine. Si donc nous allons de l'avant, c'est que nous cherchons autre chose que ce prélèvement hypothétique. Qu'est-ce donc ? Quelle idée nous mène ?

« L'occupation de la Ruhr n'a d'intérêt pour nous que si nous sommes dès à présent résolus à ravir à l'Allemagne sa suprématie métallurgique. Il faut qu'elle soit un moyen de paralyser l'industrie allemande, de nous assurer la puissance du fer. L'Allemagne est aujourd'hui le plus redoutable de tous les concurrents sur le marché international. L'exclure à la faveur des chances dont nous disposons, et nous substituer à elle, cela vaut de tenter d'occuper la Ruhr, si c'est à cela que nous visons.

« Nous pouvons, grâce à notre change bas, concurrencer dès lors victorieusement l'Angleterre, que l'Allemagne concurrence aujourd'hui. Le moment serait venu de prendre sur les marchés la première place. »

La revue hebdomadaire l'**Usine** n'y mettait pas plus de façons. A quoi bon se gêner quand on dispose de la première armée du monde :

« Maîtres des charbonnages de la Ruhr et de la Sarre, nous serions maîtres d'une partie du marché européen et je pense que nous saurons prélever sur les tonnages livrés à l'industrie allemande, ainsi qu'aux neutres, la surtaxe nécessaire pour rétablir la balance en faveur de notre industrie et pour gager l'emprunt nécessaire à la reconstruction des régions libérées.

« Maîtres de la Ruhr, nous pourrions discuter d'égal à égal avec les importateurs anglais et leur imposer à notre tour nos conditions. Il convient du reste de souligner le ton d'une partie de la presse anglaise devant l'éventualité de tels événements. Il est certain que l'équilibre économique serait cette fois changé en notre faveur.

« Le grand point douteux serait la conduite des ouvriers allemands à notre égard et si la résistance passive qu'on leur recommande serait observée. Nous croyons qu'un arrangement à l'amiable serait possible avec eux ; en tout cas, il est nécessaire, car le personnel employé représente à lui seul un demi-million d'individus. »

Des déclarations aussi catégoriques, faites un an avant l'expédition de la Ruhr, montrent péremptoirement que dans les milieux intéressés on ne se faisait aucune illusion sur le but et la portée véritables de l'entreprise et que la prise de gages en garantie des réparations ne devait être qu'un prétexte à une annexion déguisée.

D'ailleurs depuis longtemps on poursuivait dans les sphères gouvernementales la mise au point des méthodes d'occupation et d'organisation de la Ruhr et dès 1921, il était décidé que la direction technique du territoire envahi serait confiée à une haute commission où figuraient alors M. **Taffanel**, directeur des Forges de Châtillon-Commentry, M. **Daume**, directeur des Aciéries de Saint-Chamond, et M. **Ader**, ancien directeur du Bureau national des charbons.

La grande industrie allemande, qui tient à sa disposition le gouvernement du Reich, n'avait qu'un moyen d'échapper à la saisie de la Ruhr : admettre les grandes firmes du Comité des forges à participer dans une proportion de 60 o/o aux entreprises minières et métallurgiques de Westphalie. Les magnats allemands n'ayant pas capitulé, Poincaré s'est alors aperçu qu'il manquait, dans les livraisons allemandes en nature pour 1922, 15 o/o des fournitures de charbon, outre quelques milliers de poteaux de mines et de poteaux télégraphiques.

Le prétexte était trouvé. M. Robert Pinot n'a eu qu'à tirer les ficelles. Les pantins du gouvernement et de la Commission des réparations se sont agités, on a évoqué les 1.500.000 morts, les souffrances des régions dévastées, le respect dû aux Traités et nos soldats sont glorieusement entrés à Essen.

A. KER.

(1) Le document inédit relatif à cette tractation a été cité par M. Chenevier dans le *Progrès Civique*.
(2) *L'Usine*, n° 20.

LES INTÉRÊTS ET LA SOTTISE

Il faut que l'armée soit composée d'hommes modèles... Les Gaulois portaient la moustache! Nous, leurs descendants, nous devons la porter également, comme le veut le règlement et rejeter d'une façon absolue les modes étrangères. La mode allemande comportant une touffe étroite sous le nez — coupe en « brosse » — est une erreur colossale sur une figure de français. Dans 15 jours, une revue sera passée au régiment et tout homme ou gradé qui n'aura pas laissé pousser les poils rasés sera puni de 15 jours de prison. Tarif uniforme pour chaque cas constaté à l'avenir. (*Décision du régiment du* 19-11-22).

Est-ce assez « hénaurme », cette histoire-là, hein ?

« La touffe étroite sous le nez est une erreur colossale sur une figure de Français »... *Pourquoi pas « kolossale », colonel... Il y a des mots dont l'emploi courant procède lui aussi d'une mode étrangère... Et puis, ces Gaulois qui portaient la moustache... Ils la portaient comme les Scytres, les Teutons, les Cimbres et les Chinois... qui sont devenus tous plus ou moins des « Bolchéviks » ou des « Boches »... Horreur !*

Nos pères, les Gaulois, il est vrai, comme on l'apprend à l'école du soir des colonels, se distinguaient déjà dans la civilisation de leur temps par leur goût marqué pour les sacrifices humains... Et voilà un beau sujet de « décision » pour l'encouragement à l'assassinat des ouvriers allemands dans la Ruhr. Allez-y, colonel...

L'« UNION *sacrée » est morte... Découverte. Le* Temps, *lui-même, dans l'espoir d'aider Poincaré à se dégager d'une droite dont il s'était constitué le prisonnier, nous l'annonce...*

« *L'union nationale, si belle sous la guerre, à laquelle, en souvenir de nos deuils, au nom de son idéal, les plus nobles esprits voudraient se rattacher, l'union nationale, vivace encore sur l'horizon extérieur, s'efface, il faut bien le reconnaître, sur l'horizon intérieur, comme ces étoiles pâlissantes qui défaillent à la tombée de la nuit. Elle n'est plus, dans la politique intérieure, une auréole. Elle est un masque, dont se servent les habiles.*

Et qu'est-ce qu'elle était donc jusque-là « sur l'horizon » de la lutte des classes ?

Quant au bobard de la survivance de l'union sacrée en politique extérieure, pendant qu'on s'entr'assomme en politique intérieure, qu'on nous permette d'en rigoler doucement...

M. Poincaré ne tardera pas à s'apercevoir que, pour employer le jargon du Temps, *sur l'horizon extérieur com-*

me sur l'horizon intérieur, l' « étoile vivace » qui était « une auréole » et un « masque », n'est plus qu'un pauvre lumignon fumeux comme dans un miracle truqué de cinéma...

AVEC l'Angleterre, on négocie... Ça traîne. Au lieu de rompre, à la première nouvelle de la position anglaise — démentie ensuite — le gouvernement français a, cette fois, fait un effort diplomatique désespéré... L'avertissement a porté ses fruits.

Il supplie, maintenant, l'Angleterre de lui enlever du pied l'épine de la Ruhr, mais en ménageant la susceptibilité de Poincaré. On parle de l'accord déjà conclu entre les industriels allemands et français. Les autorités françaises militaires rendent aux autorités civiles allemandes le service confraternel de faire arrêter le communiste Stoeckler. La note allemande respire une atmosphère de combinaisons en cours. M. Poincaré voudrait bien causer... Mais on s'est juré de garder, en France, un silence de marbre jusqu'à la cessation de la résistance passive... On l'a trop dit pour ne pas avoir au moins l'air de vouloir le faire.

Le Times, d'autre part, déclare que « le gouvernement britannique n'estime ni possible, ni désirable d'insister auprès de l'Allemagne pour qu'elle cesse dans la Ruhr la résistance passive. »

Alors ? Que faire ? Que devenir ?

C'est bien simple : INVENTER la cessation de la résistance passive.

On vient brusquement de découvrir, en effet, dans les journaux français, qu'il y a en Allemagne, des éléments qui sont opposés à la résistance passive, qui en demandent l'arrêt.

Le Temps a tendu la perche en distinguant le sabotage... de la résistance passive et la Deutsche Zeitung a sauté dessus...

Il y a des sabotages, des soldats français assassinés. Mais on n'en parle que juste ce qu'il faut, on ne monte pas ces « crimes » en épingles. Ils n'ont rien à voir avec la résistance... La résistance Elle diminue... L'idée anglaise d'un « armistice » de la Ruhr s'installe et le Matin cite avec complaisance une interview du baron von Rheinbaben, du parti populaire, paru dans la Gazette de 8 heures :

— Si l'échange de vues entre les Alliés, dit-il, aboutissait à ce que les journaux appellent l'armistice de la Ruhr, on pourrait commencer à travailler sans résistance et essayer de rétablir l'ordre dans les rouages de l'économie et les transports rhéno-westphaliens.

Vous verrez que si l'on arrive à un accord momentané sur la Ruhr avec l'Angleterre (c'est-à-dire à une capitulation de la France) et que les pourparlers commencent, on découvrira que la résistance passive avait cessé en somme depuis longtemps et que la politique « française » a triomphé...

MAIS le renchérissement de la vie n'est pas près de s'arrêter. En Allemagne, c'est l'effondrement complet du mark.

En France, les prix de gros se maintiennent toujours très élevés, le dollar et la livre repartent pour de nouvelles ascensions.

Au 14 juin, la livre est à 72,83 et le dollar à 15,79. Le coton qui, avant l'occupation de la Ruhr, était le 1er janvier à 458 est passé de 534 au 20 janvier à 604 au 14 juin. La laine de 835 à 900 et à 1.155. Le blé de 82 à 88 et à 95. Le sucre, qui connut des hausses vertigineuses, se maintient en progression, passant de 191 le 1er janvier à 214 le 20 janvier et se tenant à 292 le 14 juin. Malgré des baisses partielles, que les journaux bourgeois ont hypocritement exploitées, les prix de gros marquent donc une courbe ascendante continue... La répercussion des hausses de juin se fait sentir maintenant dans les prix de détail et il faut attendre pour l'automne à des conditions de vie particulièrement dures.

NOUS entrons dans une période pré-électorale, solennellement ouverte à la Chambre à propos du fameux débat sur la politique intérieure du gouvernement.

Les partis bourgeois ont pris position. D'ici la fin de l'année, nous allons assister à une lutte acharnée pour la conquête des mandats : Deux blocs aux prises : Bloc National, renforcé d'une aile droite où figurent les excellents Républicains de l'Action Française — royalistes et bonapartistes sont bien morts comme adversaires de la République — et Bloc des Gauches, renforcé des socialistes de droite. Contre ces deux puissantes machines électorales, un Bloc ouvrier se constituera-t-il ? Une union se fera-t-elle entre le parti socialiste et le parti communiste pour présenter en 1924, des candidats communs ? Nous aurons à revenir ici-même sur ce problème qui nous paraît gros de conséquences pour l'avenir révolutionnaire du prolétariat français.

En tout cas, après la séance de vendredi, plus rien ne subsiste au point de vue parlementaire du Bloc républicain national, issu en 1919 de la collaboration « d'Union sacrée » des radicaux avec les républicains de droite. Pendant douze heures, l'un et l'autre clan se sont disputés le patronage officiel du président du Conseil, tiraillé lui-même par les éléments de gauche et de droite de son propre cabinet. Son amitié personnelle pour les amis de Daudet l'a poussé vers la droite. C'est le second signalé service que l'Action Française rend au groupe de l'Entente. Le premier avait été le sauvetage du fraudeur Arago, opéré au cours d'une séance fameuse par Daudet lui-même.

Un nouveau Bloc National sort de cette séance, plus homogène, allégé de ses éléments modérés, nettement réactionnaire et nationaliste. Il donne à Poincaré une majorité de droite imposante qui prolongera vraisemblablement jusqu'aux prochaines élections la vie du ministère et lui laisse jusque-là le champ libre pour toutes les équipées européennes.

De l'autre côté de l'Assemblée, même regroupement. En un remarquable discours, Paul-Boncour a rallié républicains de gauche, radicaux et socialistes de droite, disloqués par la « trahison » du président du Conseil qu'ils se flattaient d'emmener avec eux.

Boncour, rhéteur habile, a trouvé la phrase suffisamment ronflante pour en masquer le vide et qui résume maintenant le programme des gauches : « La République, a-t-il dit, est inséparable du socialisme, comme le socialisme est inséparable de la République. »

Seuls, les communistes ont osé tenir aux uns et aux autres un tout autre langage. Renaud Jean, avec la brutalité inouie, la violence hautaine et voulue et l'impassibilité quasi héroïque dont seul un Raymond Lefebvre eut été capable au Parlement, a parlé dans cette enceinte en révolutionnaire. Certes, il y avait de la haine dans son accent. Mais un député communiste doit-il être un collaborateur conscient ou inconscient de la République bourgeoise, ou bien son ennemi le plus implacable, le plus haineux.

S'il n'accomplit, avant tout, sur les banquettes rouges du Palais-Bourbon une action passionnée de lutte de classe, qu'y fait-il ?

P. V. C.

Quelques Réflexions sur la République Allemande

L'auteur de cet article est un communiste allemand de Berlin, appartenant à la tendance minoritaire du K. P. D. Avec une clarté parfaite il retrace l'évolution de la république allemande et nous donne, sur les différents partis politiques qui la composent, des précisions grâce auxquelles nos lecteurs pourront suivre et comprendre la marche des événements en Allemagne, actuellement la clef de voûte de la révolution mondiale.

La République de M. Ebert est une République stupéfiante. On l'appelle souvent, à juste titre, une République sans républicains. Cela ne veut pas dire, cependant que la grande masse du peuple allemand soit monarchiste. Mais ce qui est indiscutable, c'est que personne, en Allemagne, ne s'intéresse à une République aussi spéciale. En effet, la République allemande est l'exclusivité d'une poignée de fonctionnaires du Parti social-démocrate. Ils la chérissent et la vénèrent parce qu'elle les a pourvus de postes et leur a donné des grades. Elle est également défendue, pour une autre raison, par quelques groupes d'industriels et d'agioteurs, la plupart juifs, de Berlin et de Francfort. Ceux-là tremblent continuellement de voir éclater les pogroms que l'antisémitisme du peuple allemand prépare ; ou s'installer le bolchevisme. Aussi pensent-ils que la plus sûre protection contre ces deux périls, c'est encore la terne République d'Ebert.

Le prolétariat allemand, certes, désire ardemment la République ; mais pas celle de M. Ebert, celle des travailleurs.

Quant à la bourgeoisie, elle est surtout monarchiste.

Pour ces simples raisons, les couleurs de la République allemande, *noir-rouge-jaune*, sont aussi impopulaires que possible. Remarquons, en passant, que jamais encore un seul drapeau républicain n'a été vu en Allemagne. Seuls, les bureaucrates de la social démocratie brandissent bien haut ces imaginaires couleurs. Le parti social-démocrate avait bien décidé que dans toutes les manifestations les membres du parti seraient fidèles à l'étendart républicain. Mais les masses ont horreur de se ranger sous les couleurs *noir-rouge-jaune*. Le 1er mai dernier, le drapeau rouge, seul, flotta dans la rue, puisque même les social démocrates avaient apporté des bannières rouges au Lustgarten (1).

Quant aux couleurs de la bourgeoisie allemande, elles restent comme auparavant, *noir-blanc-rouge*.

Ainsi donc, une moitié de l'Allemagne est *rouge* ; l'autre, *noir-blanc-rouge*. Comment est-il possible qu'entre les deux subsiste depuis cinq années l'Etat *noir-rouge-jaune* ; qu'il ait résisté à tous les assauts, venus de la gauche, comme de la droite ? En effet, le gouvernement républicain a triomphé, à droite, du *putsch* de Kapp ; il a survécu à la crise terribe qui suivit l'assassinat de Rathenau ; il a fait renverser à Munich le tout puissant von Kahr, ministre président monarchiste ; il a emprisonné même quelques temps Ehrhard et Rossbach (2). A gauche, Ebert a pu vaincre l'insurrection spartakiste de 1919, désarmer l'armée rouge de la Ruhr en avril 1920, réprimer le soulèvement de l'Allemagne centrale en mars 1921 et jeter son chef, Max Holz, en prison.

Comment une preuve aussi manifeste de la puissance d'un gouvernement, qui n'a avec le pays que de microscopiques attaches, peut-elle s'expliquer ? Voici :

La République allemande fut fondée par la petite bourgeoisie et le prolétariat réformiste, qui voyaient en elle la seule forme de gouvernement possible répondant au profond besoin d'apaisement du pays. Chose curieuse : dès cette première époque, la République allemande trouva auprès des Alliés d'ardents défenseurs. En effet, la politique de l'Entente était de soutenir la République d'Ebert qui l'assurait contre un retour possible des Hohenzollern d'une part, et l'instauration du régime des Soviets d'autre part. L'Entente avait de bonnes raisons pour croire au lendemain de la guerre que la forme républicaine de l'Etat allemand était la plus favorable à sa politique des réparations. Une monarchie n'aurait pensé qu'à une guerre de revanche ; une République ouvrière, d'autre part, aurait été une dangereuse avant-garde révolutionnaire. C'est pourquoi il était parfaitement logique que les gouvernements de l'Entente fussent particulièrement bien disposés en faveur d'une République allemande petite bourgeoise. Leur tactique consistait même à la soutenir d'autant plus fermement que leurs exigences en matière de réparations se faisaient plus dures. Si paradoxal que cela puisse nous sembler, à nous Allemands, c'est l'appui de l'Entente seul qui a permis à la République allemande de se constituer et de vivre pendant toute la première année de son existence. C'est, en effet, sous la pression de l'Entente que se créa la coalition des partis allemands partisans d'une politique dite de *réalisations*. La « *petite coalition* » comme on l'appela alors (social-démocrates, démocrates et centristes) s'engagea dans une politique intérieure de réalisations qui devait donner ses bases à la République allemande.

Mais aujourd'hui, ces deux piliers de la République d'Ebert se sont effondrés. Depuis que l'Entente est entrée en conflit aigu avec le gouvernement allemand, les pacifistes allemands ne jouissent plus d'aucun crédit politique dans le pays. Et pourtant, la République continue à vivre. Elle n'a même connu aucun danger grave lors de l'occupation de la Ruhr. Que s'est-il donc produit ?

C'est que la République allemande a trouvé un nouveau sauveur en la personne de M. Stinnes. M. Stinnes, le représentant de la grosse industrie, cette force suprême du pays, vient d'épouser la République. M. Stinnes consent à arborer le pavillon *noir-rouge-jaune* sur ses navires, et le président du Reich va les baptiser jusque sur leurs chantiers. Toutefois, pour ménager les susceptibilités nationalistes et sceller l'alliance avec ses nouveaux amis les gros capitalistes, M. Ebert a décidé que l'hymne officiel de sa République serait le *Deutschland über alles*.

Dans le monde parlementaire, cette union s'est concrétisée par la formation d'une « *Grande coalition* » qui englobe outre l'ancienne *petite coalition*, le parti de M. Stinnes : le parti populiste allemand.

Mais ce beau mariage dans lequel l'intérêt l'emporte sur l'amour, risque fort d'être rompu dès que M. Stinnes en sentira la nécessité. Et lorsque M. Stinnes signifiera le divorce à Ebert, la République devra plier bagages.

(1) C'est sur l'immense place du Lustgarten que se déroulent les grandes manifestations populaires à Berlin. (n.d.t.).

(2) Ehrhard et Rossbach, les deux chefs reconnus du fascisme allemand.

Et cela donnera, sans nul doute, le signal de la bataille entre la grosse industrie et les fascistes d'une part, et le prolétariat d'autre part. Mais, en tout cas, la République de M. Ebert disparaîtra dans la mêlée. Et même, la lune de miel actuelle du mariage Stinnes-Ebert pourrait fort bien être troublée par la brusque offensive d'un prolétariat que la misère et la faim portent aux solutions désespérées ; cette dernière hypothèse est même la plus vraisemblable.

Dans la lutte qui s'engagera alors, il y aura deux forces, deux volontés en présence : D'un côté, le capitalisme, le talon de fer, avec tous ses éléments oligarchiques et réactionnaires de la haute finance et de la grosse industrie, soutenu par la presque totalité des intellectuels et de l'autre côté, les organisations révolutionnaires du prolétariat.

Entre les deux, la grande masse de la population allemande restera passive. Elle ne tient pas plus au règne du capitalisme, qu'à la prise de pouvoir par le prolétariat. Elle ne rêve que paix et repos. Cette recherche mélancolique de la paix à tout prix témoigne de l'égale horreur qu'éprouvent tous les Allemands de condition moyenne, à la pensée de se retrouver demain dans les tranchées... ou de n'avoir à manger que des raves. C'est l'opinion qui se manifeste non seulement chez les artisans, les commerçants et les paysans, mais encore chez l'écrasante majorité du prolétariat non organisé.

Cette conception pacifiste petite bourgeoise dont le triomphe avait été le 9 novembre 1918 (3) est singulièrement dépassée actuellement.

Le 9 novembre avait été une victoire pour chaque soldat qui ne voulait plus se battre, pour chaque Allemand qui ne voulait plus subir d'empereur ni de roi. Mais qu'avait de commun une révolution sociale véritable avec cette mascarade de révolution, cette mauvaise caricature de la révolution bolcheviste en Russie. Le fantôme des commissaires du peuple allemands s'évanouit et quelques semaines après l'assassinat de Karl Liebknecht, Mathias Erzberger, le prototype de cette petite bourgeoisie pacifiste, triompha. La « *petite coalition* » d'où sortit la République, se constitua avec le concours des intellectuels petit bourgeois (social démocrates), des paysans et de la bourgeoisie moyenne catholique (centristes) et des commerçants pacifistes (démocrates). Beaucoup d'ouvriers entrèrent dans les rangs de la coalition. Certes, tous désiraient ardemment une *République prolétarienne*. Mais ils pensaient déjà qu'ils ne pourraient plus l'instaurer sans l'imposer par le sang et par la force ; en attendant, il fallait, contre la réaction, se contenter de la République d'Ebert. De son côté, la bourgeoisie aurait volontiers consenti à une restauration monarchiste. Mais cela lui paraissait assez dangereux à réaliser immédiatement. Elle aussi, consentit à la République comme à un pis aller.

A la droite de cette coalition se trouvaient les nationalistes répartis en deux clans bien distincts : les partisans du féodalisme prussien, et les populistes, défenseurs intéressés de la souveraine grosse industrie.

A sa gauche, les révolutionnaires en deux partis : communistes et indépendants.

Mais depuis lors, d'énormes changements se sont produits dans la structure politique de l'Allemagne. Travailleurs non organisés et bourgeois ont perdu toute confiance en une République pacificatrice. L'ouvrier républicain, pacifiste béat de 1919, est devenu souvent un révolutionnaire de même que le bourgeois, pacifiste béat de 1919 est aujourd'hui un fasciste. Le parti communiste qui, du temps de Liebknecht et de Rosa Luxembourg, comptait seulement une poignée de membres englobe, en 1923, plus d'un million d'adhérents. Le recrutement hybride du parti démocrate l'a réduit aujourd'hui à presque rien. D'autre part, le parti nationaliste allemand s'est accru de millions de membres en prônant le fascisme aux classes moyennes qui sombrent. Quant aux adhérents du parti social démocrate, bien que leur nombre soit en progression constante, aucun d'entre eux n'ajoute plus foi au programme du parti. Pour certains ouvriers désespérés, il n'y a plus aucune issue, puisque par une horreur invétérée du bolchevisme, ils ne vont pas encore jusqu'au communisme. Mais le parti est en pleine décomposition. Lors du récent mouvement des conseils d'usines, plus de 100.000 ouvriers social démocrates se sont unis aux communistes contre leurs chefs officiels.

Le parti centre catholique semble avoir maintenu extérieurement ses effectifs. Mais il s'est produit dans son recrutement un glissement évident vers la droite. La tendance républicaine nuance Wirth-Erzberger n'existe plus Les évêques et les archevêques s'affirment de plus en plus en faveur de la réaction monarchiste.

Ainsi, dans toute l'Allemagne, la République d'Ebert sert de paravent aux troupes de choc de la réaction et de la révolution. Prolétariat organisé contre fascisme.

Certes, dans l'issue de ce combat, la victoire du prolétariat serait grandement facilitée par la neutralisation d'une partie au moins de la classe moyenne. Or, l'aveu que le capitalisme allemand a fait lui-même de la situation critique dans laquelle il se trouve pour défendre extérieurement les intérêts nationaux de l'Allemagne est dans ce sens d'une aide précieuse.

En effet, il apparaît maintenant de plus en plus clairement au peuple allemand tout entier que seul, le prolétariat peut assurer sa défense. La conduite par les capitalistes de la guerre de la Ruhr l'a amplement démontré.

C'est là-dessus que doit s'appuyer toute la propagande communiste allemande, et le succès qu'elle remporte prouve que l'issue révolutionnaire approche à grands pas.

ARTHUR ROSENBERG.

(3) La révolution allemande qui éclata à Berlin et qui eut pour conséquence l'abdication du kaiser eut lieu, en effet, 3 jours avant l'armistice.

Henri Barbusse, absorbé par d'autres travaux, n'a pu terminer pour ce numéro l'étude sur Gandhi, que nous avions annoncé dans notre nº 37. Il prie nos lecteurs de l'excuser de ce retard de quelques jours.

Il ne faut pas que « Clarté » disparaisse

Tel est, brièvement traduit, le vœu unanime de tous ceux qui ont répondu à notre appel.

« CLARTE » traverse une crise grave, mais non mortelle.

GRAVE — parce qu'il faut faire face aux engagements que nous avons pris pour notre année de lancement qui nous a coûté très cher.

Parce que le prix des matières premières et la main-d'œuvre augmentent chaque jour.

NON MORTELLE — parce que le Comité directeur de « CLARTE » ne veut pas abandonner sa rude tâche après les encouragements réconfortants reçus ces derniers jours.

Toutes les lettres sont unanimes à reconnaître que « CLARTE » est indispensable. Toutes témoignent d'un dévouement sans borne. Toutes nous commandent de continuer l'œuvre entreprise en commun.

Quelques-unes de ces lettres suffisent à indiquer le courant de confiance et de sympathie qui nous entoure.

« *Ne désespérez pas. Rendez compte de la souscription et recommencez si elle n'a pas rendu ce que vous attendez* », *dit l'une.*

« *Je trouve beaucoup plus belle la robe simple de « CLARTE », écrit un autre.*

Puis : « *Ci-inclus mandat de 15 francs, pour que notre chère « CLARTE » continue à semer la bonne parole; tout en regrettant que l'état de mes finances ne me permette pas de faire plus. Si votre premier appel ne rend pas suffisamment, nous essayerons un deuxième effort* », *s'exprime un camarade dévoué.*

« *Un pays comme le nôtre devrait fournir 20.000 abonnés* », *dit avec justesse le camarade Pérot.*

Toutes expriment la même volonté.

Une crainte cependant se manifeste. N'allez-vous pas faire appel à nous de nouveau ?

Si chacun fait ce qu'il faut faire, NON !

Mais remarquons que notre liste ne comprend encore que 629 noms, alors qu'elle devrait en comprendre 2.500 à 3.000. Nos prévisions n'ont pas été atteintes.

Il faut que notre souscription atteigne 20.000 francs.

Ceux qui n'ont pas encore souscrit doivent le faire sans tarder. Tout lecteur de « CLARTE » doit pouvoir lire son nom dans la liste que nous publions. Nous n'avons pas demandé beaucoup à chacun, il faut le faire.

Mais il faut à notre budget une recette supplémentaire de 2.000 francs chaque mois. Nous ne voulons pas lier notre indépendance; il est donc juste que nous nous adressions à vous tous.

Le moyen ?

Prendre l'engagement de versements mensuels, jusqu'à ce que nous vous disions que notre budget est équilibré.

Tous ne peuvent faire un tel sacrifice et ceux qui le feront sont peu nombreux. Mais les autres ont une mission aussi grande.

Nous serons sûrs de nous, le jour où nous aurons doublé le nombre de nos abonnés.

Il faut :

Que nos lecteurs au numéro deviennent nos abonnés et par cela nous suppriment nos frais d'agences et de messageries.

Que d'ici au 1er octobre tous nos abonnés aient trouvé un nouvel abonné.

Il faut vous pénétrer de cette idée ; votre devoir le plus absolu est celui-là : TROUVER UN NOUVEL ABONNE.

Que chacun d'entre vous ait son double.

Que ce double se double à son tour.

Vous aurez plus fait pour « CLARTE » que par la souscription elle-même, car vous supprimerez les souscriptions en en supprimant les causes.

Ne dites pas que cela est impossible. C'est difficile, mais c'est possible et c'est un honneur pour un lecteur de « CLARTE » que de ne s'attaquer qu'aux choses difficiles.

Chaque nouvel abonné sera inscrit sur la fiche de son recruteur et nous nous efforcerons de rappeler à ceux qui oublieraient, qu'ils ont encore quelque chose à faire pour « CLARTE ». *Lui trouver un nouvel abonné.*

« CLARTE » est au service du prolétariat.

Il faut que tout le prolétariat et ceux qui sont avec lui dans la grande bataille, lisent et soutiennent « CLARTE ».

Le Comité directeur.

Vallée	20 »	Berthier	10 »	Vallier	2 75	Docquin	20 »	Lefebvre	20 »		
Debrot	7 »	Salles	5 »	Daygue	3 15	Delbos (2e v.)	10 »	Petot	10 »		
Hennebaut	20 »	Maurein	5 »	Dupont	7 »	Jelmonie	10 »	Perret, Bourg.	25 »		
Machiels	5 »	Bourquin	50 »	Wierth	10 »	Deriot	10 »	Nicolier	25 »		
Petit Marcel.	10 »	Ley Robert...	5 »	Klein	50 »	Girard Marcel	10 »	Thibaud	20 »		
Vve Dupin	7 »	Madel. Rey...	5 »	Lévy	20 »	Balage	10 »	Mourgues	10 »		
Supplice	5 »	Clouchard	5 »	Marvye	50 »	Loverni	5 »	Girard (2e v.)	5 »		
Gabay	10 »	Noel	15 »	Péronne	5 »	Lepape (2e v.)	10 »	Anonyme (C.			
Delestre	12 »	Antoine	10 »	Paris	20 »	Clair	10 »	Paris)	20 »		
Chevet	5 »	Rossage	10 »	Defrance	10 »	Gaffez	10 »	Berthelot	10 »		
Damade	10 »	Raffard	10 »	Berbouin	5 »	Jacou	5 »	Cloerec	10 »		
James	5 »	Collavet	5 »	Anonyme (H.)	10 »	Perret Louis	5 »	Duval	10 »		
H. Carron	5 »	Tissier	5 »	Anonyme (D.)	10 »	Doussot	15 »	Galy	10 »		
Bourelle	10 »	Genevrier	5 »	Launay	5 »	Zavadovsky	50 »	Deluc	15 »		
Rosset	10 »	Legay	10 »	Billardelle	20 »	Wattelle	20 »	Martin	10 »		
Barel A.	10 »	Chair	10 »	Counet	5 »	Félix	15 »	Boyer	5 »		
Auvert	5 »	Mouly	5 »	Toulza	10 »	Payement	5 »	Pollet	20 »		
Sabrazès	10 »	Deshayes	5 »	Maille	10 »	Grenet	30 »	Frappier(3e v.)	5 »		
Urban	30 »	Eisembarth	10 »	Coquart	5 »	Chaponnet	20 »	Laurieux	25 »		
Commerenc	5 »	Soulié	10 »	Kouchnir	5 »	Carré	30 »	Laforge	5 »		
Deshumbert	5 »	Pfeifer	10 »	M. R. D.	5 »	Gondouin	5 »	Duchamp	50 »		
X., fidèle lecteur	10 »	Peyronnet	5 »	Un adversaire de *Clarté*	5 »	Molinier	10 »	Vincent	20 »		
Dunand	5 »	Lamorlette	5 »	Doussantouse	15 »	Massot	15 »	Blondel	10 »		
Bedène	10 »	Jardine	10 »	Laffont	25 »	Perret, Paris	5 »	Laurent	10 »		
Bedée	15 »	Lacassagne	100 »	Pépin	10 »	Marestan	5 »	Anonyme (K.			
		Geltier	6 50			Masel	9 »	Paris)	10 »		

Paul et Joseph Michel	25 »	Guérin	20 »	Gagliardi	10 »	Ritoux	5 »	Notzel	14 »	R. et J. Georges	10 »
Treville	15 »	Billaut	5 »	Bouchy	10 »	Levrat	50 »	Costesco	14 »	Hruza	5 »
Sittler	5 »	Fernantès	10 »	Arnovljevitch.	10 »	Bourgey	10 »	Diaz	5 »	Lejard	10 »
Dutel	6 »	Descamps	5 »	Anonyme (Mennetou)	5 »	Notrot	10 »	Dumas (3e versement)	10 »	Thibault	10 »
Birot	5 »	Broquet	5 »	Rose	5 »	Auroux	10 »	Barbier	10 »
Geoffroy	15 »	Sautton	5 »	Tétard	5 »	Lelarge	6 »	Vigué	20 »	Allayranghes	10 »
Reuchet	5 »	Gavet	5 »	Brack	5 »	Risso	7 »	Anonyme Paris	50 »	Frémont Louis	5 »
Forgues	5 »	Camand	5 »	Ali	10 »	Rehse	10 »	Charpentier	100 »	Charbonnier	5 »
Allard	5 »	Delample	5 »	Jouval	5 »	Scritte (Mlle)	5 »	Baylet	5 »	Pinaud	10 »
Trouillard	7 »	Rollet	14 25	Penz (2e vers.)	9 »	Montuyrol	5 »	Soumet	15 »	Colonna (Mlle)	10 »
Leclerc	5 »	Anonyme (V.)	23 »	Charvieux	10 »	Montegnies	10 »	Radigué	10 »	Escuroux	20 »
Berg	50 »	Madeuf	10 »	Auffret	10 »	Vignard	10 »	Bellenot	5 »	Salabert	27 »
Dr C. Roux	20 »	Aumoine	10 »	Marion	20 »	Dumouchill	10 »	Vacquerel	10 »	Cuvillier	10 »
Berthonneau	5 »	Philip	20 »	Vézien	5 »	Rospars	5 »	Gain	20 »	Carles Nestor	10 »
Beusle	10 »	Bonnard	10 »	Zmuda	15 »	Charles Sadi	5 »	Dupret	10 »	Filouse	5 »
Mathieu	10 »	Stoeblen	10 »	Logeat	7 »	Mahé	10 »	Molinier, Paris	5 »	Ventre	5 »
Herban	5 »	Fernagu	10 »	Fréau	6 »	Huilleret	5 »	Eisembarth	5 »	Morenon	5 »
Bœuf	5 »	Fremont	10 »	Mercier	3 »	Taupinard	10 »	Rebeiroux	20 »	Yvinec	5 »
Clozel	25 »	Bernet	7 »	Vernochet	7 »	Richard (André)	10 »	Chaudron	10 »	Lavague	5 »
Jallot	5 »	Neveu	10 »	Arcis	5 »	Boularand	20 »	Lorin (Mlle)	30 »	Guiandos	5 »
Duflos	20 »	Postaire	7 »	Monfort	8 »	Mongin	5 »	Mariani	10 »	Tourette	10 »
Nobody	15 »	Bousset	10 »	Lavillonière	5 »	Fagès	5 »	Lejeune	5 »	Royne	10 »
Gosnet	20 »	Yvenat	5 »	Palette	5 »	Segelbaum	5 »	Vionnet	10 »	Buchmann	10 »
Coache	5 »	Gruffaz	10 »	Taupian	10 »	Andreani	10 »	Gouelle	5 »	Besselle	5 »
Coupez	10 »	Arnoux	5 »	Grossin	10 »	Courallet	10 »	Menjuzan	10 »	Rouvierre	5 »
Brune	5 »	Denante	5 »	Carré	10 »	Gaborit	15 »	Allez	10 »	Ducy	10 »
Sausoy	10 »	Humblot	5 »	Brabant	5 »	Un étudiant communiste.	25 »	Denis	20 »	Coudert	10 »
Cartellier	10 »	Chiffre	20 »	Maurice	20 »	Poucel	20 »	Mialhe	5 »	Giocant	10 »
Nicol	10 »	Leblanc	20 »	Bassot	5 »	Timperman	5 »	Marigaux	5 »	Murat	5 »
Aubert	10 »	Coste	5 »	Pessan	10 »	R. Vimont	10 »	Bayant	5 »	Quenne	50 »
Doucet	5 »	Léotard	5 »	Bayle	25 »	Cercle d'études communistes.		Cubaynes	5 »	Honicker	10 »
Vallet	5 »	Belille	10 »	Royer	25 »			Israël	5 »	Fenech	50 »
H.Yung Stang	5 »	Brun	5 »	Vidal	5 »	Roubaix	10 »	Maurin	5 »	Feuiller	10 »
Brossard	10 »	Courbassier	10 »	Chauvet	10 »	Loche	10 »	P. Martin	12 »	Alfandary	5 »
Pouyade	5 »	Heim	10 »	Vogel	10 »	Seux	10 »	Brigot	20 »	Imbert	5 »
Toschini	5 »	Reulet (Mlle)	5 »	Fontaine	20 »	Poltavin	10 »	Tiabold	10 »	Verdier	10 »
L. A.	10 »	Rouxel	5 »	Rumpelmayer	100 »	Salme	10 »	Boland	10 »	Lemière	15 »
Baudoin	10 »	Michaud	10 »	Cluzel	5 »	Pataillat	5 »	Delort	3 »	Tekier	10 »
Larroche	20 »	Denante (Mme)	5 »	Tronchet	5 »	Dujac	5 »	Le Guitton	10 »	Joannel	6 »
Burnod	10 »	Ruhl	10 »	Rougeot	26 »	Martinet	10 »	Lamic	5 »	Paul L.	7 »
Graveau	5 »	Lo Chao Ling	5 »	Lardick	20 »	Leclerc (Mlle)	20 »	Camus	17 »	Meunier	5 »
Radoikivitch	5 »	Coupay	10 »	Nomikos	5 »	Thomas	5 »	Fort	20 »	P. P.	10 »
Jean Michel	5 »	Depecker	10 »	Verdy	20 »	Simon Julien	15 »	Bonnefois	7 »	Walter	5 »
Bessoule	5 »	Soudry	5 »	Augey	5 »	Cresp	10 »	Spiedel	5 »	Anon. (Saïgon)	10 »
Reymond	10 »	Falter	10 »	Giret	5 »	Roche	5 »	Moreau Paul	5 »	Anon. (Genève)	50 »
Bobillier	5 »	Voisin	5 »	Meunier	5 »	Quère	10 »	Gussard	5 »	Tandou	10 »
Ramette	5 »	Tollet	10 »	A. Robert	10 »	Sainte Martine	10 »	Ceccaldi	5 »	M. B. (2e vers.)	10 »
Louvez	10 »	Brunoy	20 »	Laurent	5 »	Pénard (Mme)	5 »	Baillif	5 »	A. P.	15 »
Pollet	15 »	Cadurcy	10 »	Trellu	5 »	Canobbio	5 »	Carlier	5 »	Cuvillier	7 »
Gaudy	5 »	Cazajous	5 »	Genovèse	10 »	Olivier	5 »	Mériaux	5 »	R. D.	5 »
Garmy	5 »	Destres	10 »	Cuelhes	10 »	Robert	5 »	Bourdeaux	10 »	Rolland	5 »
H. Villain	10 »	Lattière	10 »	Angelo Aduni	10 »	Morlens	10 »	Danchand	10 »		
Lapland	5 »	De Vlaeminck	5 »	Métairie	5 »	Le Corre	3 »	Gambade	5 »		
Hubert Raoul	20 »	Michot	10 »	Martin Victor	50 »	Barrusta	10 »	Dumas	25 »		
Gornard	7 »	Martinez	5 »	Zalio	20 »	Billebault	10 »	Roussier	20 »		
Guicherd	5 »	Les Sapeurs du 15e génie	3 »	Lacolombe	10 »	Romant	5 »	Testard	5 »		
Soulages	5 »	Martin	10 »	Section communiste de Clermont-Ferrand	10 »	Vogt	5 »	Djoukitch	10 »		
Marguerite	5 »	Telot	5 »			Payement	5 »	Varenne	5 »		
Perot	5 »	Lauridan	10 »			Burnet	20 »	Béraud	10 »		
						X. M..., à T...	30 »	Privat	15 »		
								Bauzin	10 »		

Total	5.300 60
Total des listes précédentes	5.196 20
Total général.	10.496 80

N. B. — Ceux de nos camarades qui nous auraient adressé des sommes ne devant pas porter sur la souscription, sont priés de nous avertir de la véritable destination. Nous avons reçu de nombreux versements sans indication et pour certains nous avons été embarrassés. Nous procéderons aux rectifications après avoir reçu les renseignements.

Nous avertissons également que cette liste ne constitue pas une liste définitive, les nécessités de la mise en pages, nous obligeant à laisser des lignes sur le marbre pour le numéro suivant.

BANQUE D'ETAT DU MAROC

L'Assemblée générale ordinaire de la Banque d'Etat du Maroc s'est tenue le 9 juin au siège administratif, 33, rue La Boétie, sous la présidence de M. Stéphane Dervillé.

Elle a approuvé les comptes qui lui ont été présentés et fixé à 75 fr. par action le dividende de l'exercice 1922. Ce dividende sera mis en paiement immédiatement au siège social, à Tanger.

BANQUE DES PAYS DE L'EUROPE CENTRALE

Les actionnaires sont convoqués en Assemblée ordinaire le 14 juin, à 11 h., 19, rue Blanche, à Paris.

Ordre du jour : Rapport du Conseil et des commissaires des comptes ; approbation du bilan et des comptes au 31 décembre 1922 ; fixation du dividende ; nomination d'administrateurs.

Dépôts des actions au porteur (50 au moins priviliégiées ou ordinaires) au plus tard le 9 juin, au siège social, 12, rue de Castiglione, Paris ;

A la Banque des Pays de l'Europe Centrale, Vienne ;

Banque pour le Commerce et l'Industrie ancienne « Laenderbank », à Prague (Tchéco-Slovaquie) ;

Banque du Crédit Roumain, à Bucarest.

ETABLISSEMENTS DICKSON-WALRAVE

On a introduit en Bourse de Paris les actions de cette entreprise.

La Société actuelle, au capital de 18 millions de francs, en 72.000 actions de 250 fr., a succédé à la Société en commandite « Dickson-Walrave et Cie », remontant à 1837. Elle est l'une des trois plus importantes entreprises textiles pour les toiles lourdes et ses fabrications occupent sept usines et ateliers, à Coudekerque-Branche, près Dunkerque, Marquette-lez-Lille, Saint-Clair-de-la-Tour (Isère), Pré-Saint-Gervais et Paris. Elles occupent 126 hectares de terrain et emploient de 2 à 3.000 ouvriers.

Le chiffre d'affaires a été de 54 millions en 1921-1922 ; il varie depuis plusieurs mois entre 6 et 7 millions par mois. Le dividende des quinze dernières années ressort à 15 0/0.

ABONNEMENTS : France : 1 an... 25 fr. ; Six mois... 13 fr. ; Trois mois... 7 fr. — Etranger : 1 an... 36 fr. ; Six mois... 20 fr. ; Trois mois... 11 fr.

16, Rue Jacques-Callot, Paris (6e) — Téléphone : Gobelins 11-60. — Chèque Postal : Paris 380-60.

Le Gérant : Marcel FOURRIER.

Fédération Unitaire MARQUE SYNDICALE

Imprimerie « PERFECTA » (MALO, Imprimeur)